

TOUBABOU
DRAMANE

Sébastien Philippe

Toubabou Dramane

*Une enquête
généalogique franco-malienne*

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2021

Pour tout contact :
Éditions Persée – Centre Chester Carlson
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,
44980 Sainte-Luce-sur-Loire
www.editions-persee.fr

*« Les morts
ne sont vraiment morts
que lorsqu'il n'y a plus personne
pour penser à eux. »*

Saint-Augustin

1

Le souffle court, il percevait son cœur qui battait à rythme irrégulier. Il se sentait parfois partir tant il tapait fort, puis il semblait se calmer, comme dans un ultime répit.

Il entendait autour de lui qu'ils s'affairaient. Par moments, les murmures mêlés aux reniflements et sanglots étouffés lui faisaient imaginer qu'ils étaient une bonne quinzaine.

Alors qu'il s'était assoupi, il sentit soudain une main frôler la sienne, comme pour s'assurer que le dernier souffle n'était pas encore survenu.

Il ouvrit alors les yeux. Son fils se tenait près de lui. Son fils, Kandioura, l'enfant de sa chère Massaran. Il était assis sur le bord du bois de lit qui lui avait été installé quelques mois auparavant, quand la faiblesse de son corps ne lui permit plus de s'asseoir et se coucher sur le sol recouvert de nattes, comme il y était habitué depuis toujours. Le commandant lui avait offert cette couche, sur laquelle il rendrait prochainement l'âme.

Kandioura, enveloppé dans un grand boubou de cotonnade blanche brodé d'ocre, portait un bonnet qui lui enveloppait le crâne.

— Tu as froid mon fils ?

Ces mots, comme venus d'outre-tombe, surprirent le jeune homme qui se rapprocha, pendant qu'il entendait deux autres personnes chuchoter, probablement aussi surprises que le premier de l'avoir entendu émettre quelques sons.

— Qu'as-tu dit père ?

Il respira. Même ce besoin basique lui était devenu difficile. Son premier souffle, il l'avait poussé 58 ans auparavant, ici même, dans ce village, dans une case qui se situait derrière celle-ci, là où résidait sa

mère, dans le tata' de son père. Elle avait depuis longtemps été détruite, et l'emplacement était occupé par son frère Sidiki, qui y avait reconstruit une habitation robuste qui avait résisté aux violentes tornades de l'année précédente sans dommage.

Autour de lui la pièce était sombre. Il habitait ici depuis plus de dix ans. Il avait construit cette habitation quand il avait pris ses fonctions d'assesseur au tribunal. Sa charge lui avait alors permis de payer le prix nécessaire à la construction d'une maison digne de son rang.

La cour comportait le bâtiment principal qu'il occupait, avec la salle où il recevait ses visiteurs et où la famille se réunissait le plus souvent, et sa chambre, où il reposait à présent et de laquelle il n'était pas sorti depuis presque un mois.

La pièce était sombre et hormis son lit, s'y trouvaient une vieille armoire, une table et un grand coffre dans lequel il conservait ce qu'il avait de plus précieux. Lui seul en possédait la clé et il se demandait bien ce qu'allaient en faire ses enfants après son départ.

Le sol était recouvert de nattes tressées qui avaient été changées peu auparavant. L'odeur de la paille était encore présente, bien que quelque peu masquée par celle des encens que ses femmes alimentaient sans cesse dans la pièce, comme pour anticiper les cérémonies de préparation du corps qui seraient faites avant sa mise en terre.

Il ne cessait de penser à son départ et à ce qu'il se passerait dès qu'il aurait fermé les yeux. Ses femmes hurleraient, tous se précipiteraient alors dans sa concession, comme pour s'assurer qu'il était bien mort. Lui, Abderrhamane, notable du clan des Dravé, l'un des trois clans fondateurs de sa ville.

Son cousin Madani, surnommé Dani, leur chef de quinze ans son aîné, aveugle et impotent serait alors informé et il enverrait leur autre frère Baladji, son adjoint à la chefferie, s'assurer de la véracité de son décès, pour avertir le commandant blanc.

Les Blancs. Ne lui avait-on pas attribué le surnom de « Toubabou Abderrhamane », Abderrhamane le Blanc, en souvenir du fait que c'était lui qui avait le premier collaboré avec eux et notamment avec le capitaine Gallieni, qu'il avait guidé avec ses hommes jusqu'à leur vil-

1 – Enceinte de terre entourant un village ou un groupe de cases.

lage de Bamako, qu'il avait reçu pour mission de visiter sur le chemin qui devait le mener à Ségou, selon les ordres reçus par son supérieur.

Cela faisait presque trente ans. Et depuis il avait toujours travaillé avec l'administration coloniale, tout en développant parallèlement ses propres affaires pour subvenir aux besoins de sa famille et assurer leur futur.

Il n'avait pas prévu de disparaître aussi vite. Sa santé s'était subitement dégradée à la suite d'une blessure qui s'était infectée. Il s'était rendu au bord du fleuve et avait glissé sur les rochers tranchants qui lui avaient déchiré le côté du pied. Il n'avait pas pris cela au sérieux et n'avait rien dit à personne. Mais la plaie avait vite gonflé et la souffrance lui était alors devenue insupportable. Le guérisseur avait rappliqué et avait pratiqué des incisions avant d'appliquer des baumes traditionnels. Quelques jours après, la souffrance était telle que les bandages furent défaits et tous constatèrent avec effroi que son pied était devenu gangrené. Les chairs mortes suppuraient et un des charlatans était sorti précipitamment de la pièce de peur de se sentir mal. Sa jambe était perdue et il s'avérait trop tard pour la couper, le mal était déjà monté haut dans la cuisse. Ses jours étaient comptés, tous le savaient, mais nul n'en parlait.

Il paraissait surprenant qu'une plaie s'infecte aussi vite et dégénère à ce point. La saison était fraîche en cette fin décembre. Les guérisseurs ne s'étaient au début pas inquiétés d'une éventuelle aggravation et lui avaient donné une semaine pour se rétablir.

Mais la mort approchait à grand pas et tous redoutaient le moment fatidique.

— Père je n'ai pas entendu, que veux-tu me dire ?

Les yeux rivés au plafond, il se tourna légèrement vers Kandioura pour le regarder mais sans arriver à prononcer le moindre son.

Sa jambe le lançait.

Il referma les yeux de douleur puis les rouvrit lentement.

— Mon fils !

— Oui père ?

— Mon fils. La fin est proche. Les esprits sont autour de nous et attendent que je les rejoigne. Ils seront rapidement satisfaits.

Le jeune regardait son père sans trouver mot à dire. Il baissa les yeux et sentit les larmes monter.

— Il n'est pas encore temps père. Nous avons encore besoin de toi. J'ai encore besoin de toi pour me guider et m'enseigner.

— Mon fils, il est temps de vous transmettre le flambeau. Va chercher ton frère Idrissa, je souhaite vous dire certaines choses pour votre vie.

Le jeune homme le regarda avec surprise. Il savait qu'il n'avait jamais pu contredire son père et même sur son lit de mort, il n'osa parler et sortit de la chambre.

Il revint peu après avec son frère aîné. Tous deux prirent place près du lit paternel.

— Mes fils. Je sais que vous avez entendu beaucoup de choses sur moi et qu'il n'a pas été toujours aisé d'être les fils de Toubabou Abderrhamane. On m'a accusé de beaucoup de choses. Certains m'ont compris, d'autres non. Tout ce que j'ai fait, je l'ai toujours réalisé par passion, toujours désireux d'honorer nos ancêtres et notre tradition. Donc écoutez-moi, je vais vous raconter qui je suis...

Les deux frères se regardèrent.

Une bougie avait été allumée dans une poterie et les ombres de son scintillement donnaient au moment une certaine solennité empreinte d'un mystère indescriptible. Ils se rapprochèrent alors de lui, pour capter ses paroles, mais il gardait les yeux fermés, sans rien dire.

Le soleil brillait et se reflétait dans l'eau frémissante de l'Erdre. Une journée comme Hugo les adorait. La veille au soir, Céline et lui avaient été invités chez un couple d'amis, installés à Nantes depuis la dernière rentrée scolaire. Lui avait intégré comme reporter le quotidien où travaillait Céline et elle, enceinte d'environ trois mois, avait trouvé un emploi à mi-temps à la bibliothèque du centre-ville. Ils étaient rentrés après le dîner et s'étaient couchés peu après minuit.

Réveillé vers 9 heures, Hugo avait enfilé sa tenue de sport, avait franchi le portail métallique du 24 boulevard Henry Orrion et s'était élancé sur les trottoirs des grands boulevards en direction de l'est. Il avait décidé de suivre son circuit favori, qui longeait les quais de l'affluent ligérien jusqu'à l'île Versailles, tournait autour du monument des cinquante otages avant de bifurquer devant la préfecture et rejoindre les cours Saint-André et Saint-Pierre jusqu'au château des ducs de Bretagne. Au square Élixa-Mercœur, il utilisait le passage sous-terrain pour récupérer l'allée Baco qui le menait ensuite jusqu'au stade Marcel Saupin, là où il rejoignait la promenade piétonne des quais de la Loire. Arrivé au rond-point de la Prairie de Mauves, il laissait la Loire pour remonter vers le nord sur les grands boulevards, qui le ramenaient chez lui après les quatre derniers kilomètres.

Il était au niveau du pont Saint-Mihiel quand il repensa à leur soirée. Il savait que voir ce jeune couple heureux dans l'attente de la naissance de leur premier né avait ému Céline. Il l'avait vu dans son regard. Le sourire attendri qu'ils avaient échangé à l'écoute de l'histoire de leurs amis leur avait fait reprendre courage. Ils essayaient depuis plus d'un an de vivre cet instant où le test de grossesse positif les ferait espérer devenir à leur tour parents. Les espoirs déçus et l'excitation étouffée des jours de retard avaient

laissé place à une certaine résignation, mais ils espéraient toujours le jour où, à leur tour, ils auraient dans les yeux ce bonheur qu'ils avaient lu dans ceux du jeune couple.

Sur les bords de Loire, Hugo s'arrêta quelques instants pour contempler les bancs de vase fraîchement découverts par la marée basse, et les mouettes qui venaient y chercher des vers pour leur petit-déjeuner. Il se dit que seul cet enfant désiré viendrait combler ce qui manquait à leur bonheur. Ils habitaient depuis plus d'une année et demie la maison que lui avait léguée sa chère tante Apolline. Ils y avaient emménagé peu de temps après son retour de l'île de La Réunion et la fin de cette épopée familiale qui l'avait mené jusqu'aux confins de l'histoire, sur les traces de son ancêtre Adèle¹. Il repensait souvent à ces mois qui avaient profondément modifié son existence. La découverte de ses origines l'avait fait indéniablement mûrir. Il se connaissait mieux, il avait beaucoup appris sur lui-même, au-delà de sa simple filiation généalogique. Ces moments forts lui avaient fait réaliser qu'il y avait un lien invisible qui unissait les êtres, un lien qui dépassait les distances et les siècles. Ce lien magique qui permettait à certaines personnes de se rapprocher, et auquel plusieurs mots tels que parenté, amour, amitié, ou encore fraternité étaient attribués. Cette quête généalogique lui avait permis de se faire de nouveaux amis, de rencontrer de nouveaux cousins, mais l'avait aussi rapproché de celle qu'il aimait de tout son cœur, celle qui partageait à présent pleinement sa vie, et avec qui cet enfant viendrait sceller leur amour.

Il regarda sa montre. 10h20. Déjà trois quarts d'heure qu'il avait quitté la maison et il était à la moitié de son parcours. Il devait reprendre sa course pour rentrer assez tôt pour prendre sa douche et se préparer. Céline et lui étaient invités à déjeuner chez sa mère pour célébrer le trentième anniversaire de sa sœur Sophie.

Sur le chemin, il s'arrêta chez le fleuriste situé à deux rues de chez eux pour y acheter deux bouquets. Le premier qu'il destinait à la femme du jour, et le second qu'il offrit à Céline sitôt qu'il la rejoignit à la maison.

Elle en fut émue et le gratifia d'un énorme baiser, avant de lui conseiller d'aller se doucher.

Il était sous l'eau lorsqu'il entendit sonner une première fois son téléphone portable, qu'il avait déposé sur sa table de chevet.

1 – Voir roman précédent *Pour l'Honneur d'Adèle*.

Au deuxième appel, il se demanda bien qui pouvait rappeler aussitôt sans avoir laissé de message, mais c'est quand il l'entendit sonner une troisième fois qu'il commença à s'inquiéter.

— Chérie! s'écria-t-il.

Sans réponse, et alors que l'appareil retentissait une nouvelle fois, il renouvela son appel, cette fois en accentuant sa voix, à travers la paroi vitrée de la douche.

— Chériiiiiiiiiiiiiiiiie!

— Oui oui, je suis là! lui répondit-elle essoufflée, après avoir monté deux à deux les marches de l'escalier. Qu'as-tu?

— S'il te plaît, peux-tu regarder qui m'appelle? La personne semble pressée, elle a insisté et rappelé quatre fois.

— Où est ton téléphone?

Il n'eut pas le temps de répondre qu'une nouvelle sonnerie orienta sa compagne vers le smartphone qui vibrait simultanément près du lit.

— Hugo, c'est Lucien! lui hurla-t-elle, après avoir lu le nom affiché sur l'écran tactile.

— Lucien?

Hugo se demanda ce que lui voulait son vieil ami Lucien Bizeul, dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis leur échange de vœux pour le nouvel an.

— C'est bon, laisse sonner, j'ai terminé, je le rappellerai. Mets-le sur silencieux s'il te plaît.

Elle s'exécuta et redescendit au rez-de-chaussée.

Il termina de se laver, s'essuya et noua la serviette autour de sa taille. Face au miroir, il ajusta sa barbe de trois jours et rasa les petits poils qui étaient apparus depuis la veille dans son cou. Il étalait sur ses cheveux bruns une noisette de gel pour les mettre en ordre quand il repensa aux appels de Lucien. Que lui voulait le professeur pour l'appeler autant de fois un dimanche matin? Il fut soudain pris d'une angoisse. Et si son ami avait une urgence ou un problème et l'appelait à l'aide? Il s'essuya les mains à sa serviette et se précipita vers son téléphone qui affichait sept appels en absence. Sans attendre, il lança l'appel depuis le numéro affiché. Deux sonneries et le professeur décrocha.

— Hugo, mon jeune ami, c'est vous?

— Euh oui Lucien, c'est bien moi. J'ai vu que vous avez tenté de me joindre.

— Oui c'est exact. Hugo, j'ai besoin de vous voir.

— Me voir? Aujourd’hui?

— Si possible oui, je voudrais vous parler d’une affaire importante, lui répondit le vieil homme.

— Mais Lucien, nous sommes dimanche, et nous allons déjeuner chez ma mère avec Céline.

— Eh bien passez même en soirée si vous le voulez, je ne bouge pas de chez moi. Vous connaissez l’adresse.

L’inquiétude d’Hugo ne retomba pas, tellement l’empressement de son ami lui paraissait grand.

— Mais vous allez bien Lucien? Vous n’avez pas de problème j’espère?

— Non, non, Hugo, ne vous inquiétez pas, pouffa le professeur, je vais très bien. J’ai juste besoin de vous exposer une situation et le plus tôt serait le mieux.

— Dans ce cas, je vois ça avec Céline et je vous confirme ma venue par SMS.

— C’est entendu, merci d’avance et à ce soir!

Hugo n’eut pas le temps de lui répondre que son ami avait déjà coupé la communication. Il sourit car cela lui rappelait la période où tous deux avaient collaboré pour résoudre le mystère de ses origines.

— Hugo, tu as terminé? lui cria Céline depuis le bas de l’escalier.

— Oui chérie, je vais m’habiller et je descends.

— Dépêche-toi, il est déjà midi passé.

— Ok. J’arrive.

Il la retrouva dans le salon. Elle tenait une liasse de feuillets dans ses mains et les passait en revue.

— Tu cherches quelque chose?

— Oui, j’avais pris des notes lors de mon entretien avec Rocard, le directeur commercial du supermarché de Carquefou, suite au scandale des yaourts avariés et au décès du petit garçon, et je ne les retrouve pas. Jérôme m’a demandé un nouveau papier là-dessus pour mardi.

Jérôme Souillac était le rédacteur en chef du journal où elle travaillait et il était très exigeant envers ses collaborateurs. Ils se connaissaient bien et il avait toute confiance en elle, mais malgré les années passées ensemble, elle craignait toujours de le décevoir et se mettait une grande pression pour parvenir à toujours le satisfaire.

— Tu as regardé dans ta sacoche ?

— Laquelle ?

— Bah celle que tu avais emportée lors de notre week-end à La Baule, tu avais emmené du travail avec toi.

— Ah oui, tu as raison, lui répondit-elle, en s'élançant vers une serviette de cuir rouge. Bingo ! s'exclama-t-elle en brandissant une feuille de notes. Merci chéri, tu m'as sauvée !

— Comme souvent lui répondit-il, déclenchant chez elle un coup d'œil en coin qui le fit éclater de rire.

— Comme souvent, oui c'est ça, lui rétorqua-t-elle ironiquement.

Hugo se fit couler un expresso qu'il but en se brûlant le bout de la langue, récupéra ses clés dans le vide-poche du vestibule et suivit Céline qui sortait de la maison, refermant derrière lui la lourde porte d'entrée.

Leur Citroën DS4 s'engageait sur le boulevard et le portail automatique se refermait derrière eux quand Céline le questionna sur les appels reçus de Lucien Bizeul.

— Il a besoin de moi et m'a demandé si je pouvais passer le voir ce soir.

— Ce soir ? Il y a urgence à ce point ? Nous ne savons pas à quelle heure nous allons rentrer de chez ta mère.

— Je le lui ai dit et je le tiendrai informé par SMS. Ça ne te dérange pas si on y passe sur le retour ?

— Oh Hugo, je dois bosser ce soir. J'ai cherché toute la matinée ces fichues notes et j'ai pris du retard.

— Bon eh bien en fonction de l'heure, je te déposerai et passerai rapidement chez lui. Il se couche tôt, je ne serai pas long.

Arrivés à destination, elle récupéra le bouquet placé sur la banquette arrière et ils se dirigèrent vers le domicile maternel. En dénombrant les véhicules garés, ils comprirent qu'ils étaient les derniers et qu'ils auraient une nouvelle fois droit aux habituelles remarques sur leur ponctualité toute relative.

Avant d'entrer, Hugo envoya un SMS à son ami.

« Lucien je vous ferai signe quand je quitterai la maison de ma mère pour me rendre chez vous ».